CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Equipe de Nérée, 12 janvier.
Falstaffians, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elfes d'Obéron, 12 février.
Comus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 8 janvier 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	38	3
Midi.....	42	6
3 P. M.....	48	9
6 P. M.....	48	9

Les "Trusts"

REMEDE SUPREME.

Les "Trusts"—ou plutôt le "Trust"—car, en réalité, il n'y en a qu'un seul qui a ses racines partout, qui revêt toutes les formes, qui se cache sous tous les noms et se glisse dans toutes les industries, dans tous les genres de commerce et dans toute sorte de spéculations — le "Trust" donc est une hydre aux mille têtes que l'on ne sait comment et par où attaquer; une plaie profonde, invétérée, que l'on aura bien de la peine à extirper. Vous l'avez saisi à droite et pensez l'avoir exterminé, mais il reparaît à gauche, plus vivace, plus terrible, et la tête plus menaçante que jamais. C'est le plus grand ennemi qu'il y ait jamais eu de la liberté du commerce et de l'industrie, et il ne vit que de la liberté de l'industrie et du commerce. C'est même cette liberté qu'il invoque pour se livrer à ses plus flagrantes usurpations.

Comment donc arriver à s'en emparer, à le dompter, à l'extirper? Telle est la grande question du moment.

Tous les politiciens, à quelque école économique, à quelque parti, à quelque section du pays qu'ils appartiennent se sont mis de la partie et ont essayé, sinon de le détruire, au moins de le rendre moins actif, moins dangereux. Personne n'y a réussi; tous ont échoué dans leur tentatives.

Il y a pourtant des économistes, des politiciens sérieux qui ne désespèrent pas de trouver un remède au mal qui dévore en ce moment la société industrielle.

Personne n'ignore que ce sont les droits protecteurs exagérés qui ont permis à certains spéculateurs de faire des fortunes colossales à l'aide desquelles ils ont pu monopoliser les articles d'importation et d'exportation et d'y faire la hausse et la baisse au gré de leurs intérêts personnels et aux dépends des consommateurs de toutes les classes.

"Aux grands maux les grands remèdes" ont dit les réformateurs en question.

Ce sont les droits de douane sur les importations et les exportations des articles nécessaires à la vie qui sont les grands instruments du mal, les causes des abus dont nous souffrons tous. Si l'on supprimait, par un coup d'autorité, les collections de tous les droits sur les marchandises qui nous arrivent de l'étranger, on attaquerait le mal à sa racine et les "trusts" qui ne vivent que de ces droits dont ils abusent, seraient, au bout d'un certain temps, réduits aux abois; ils cesseraient d'exercer des monopoles qui ne leur seraient plus que d'un maigre rapport.

En cas d'adoption de ce système, le chef de l'Etat serait autorisé à suspendre la collection des droits sur les articles monopolisés par les "Trusts".

Tel est le remède préconisé par un groupe de sénateurs, en tête desquels se trouve M. Clay, l'auteur du projet. Il indique chez ceux qui le proposent un sentiment profond du mal dont souffre la société américaine sans quoi, ils n'oseraient pas le mettre ouvertement en avant. Reste à savoir s'il est possible en théorie et en pratique, et s'il peut obtenir quelque appui de la part de l'administration de Washington.

Un grenadier français.

Entre Neuhaus et Katzhutte, dans un coin poétique de la pittoresque forêt de Thuringe, se trouve, à demi enfoncé dans le sol, couverte de mousse, une tombe qui porte cette inscription: "Ici repose un grenadier français. —19 octobre 1813."

Ce furent, disent les "Débats", des bûcherons qui découvrirent, un matin, le cadavre du grenadier et l'inhumèrent à l'endroit même où ils l'avaient trouvé. Etait-ce un soldat égaré ou un blessé qui, après de longues marches, était tombé épuisé sur la route? On ne peut faire là-dessus que des suppositions et aucune pièce d'identité ne fit connaître son nom. Quoi qu'il en soit, la tombe est tenue en grande vénération par les habitants de la forêt. Tous les ans, les écoliers des villages voisins viennent volontairement la décorer de fleurs.

Un vieux sapin ombrage cette tombe. Une plaque de porcelaine est fixée au tronc de l'arbre. On y peut lire ces vers, qui sont une belle épitaphe:

Wer du auch seist, französischer Grenadier, Ruh' sanft im deutschen Walde hier!

C'est à dire: "Qui que tu sois, grenadier français, repose ici doucement, dans la forêt allemande!"

—LE—

Noël de Mimi Pinson.

Le Bonhomme Noël descendit tout droit sur la butte Montmartre; vêtu de neige, sa barbe et ses cheveux blanc de flocons, il s'orienta d'un coup d'œil et, d'un pas subtilement allongé s'engagea sur les toits de la rue Lepic.

Une cheminée.... deux.... trois cheminées.... Bonhomme Noël a certainement de sérieuses "profondes", car il y plonge inlassablement, et, jetés d'une main sûre, dont l'élan sait se modérer à mesure que se rapprochent les étages, les boîtes de fines gourmandises et les plus curieux spécimens du récent concours de jouets vont s'entasser dans les petits souliers des bambins qui, peut-être, s'essayent, pour la première fois de leur vie, à dormir en gendarme.

Quatre.... cinq.... six.... sept cheminées: le Bonhomme Noël retint son geste de semeur. Une clarté brusque montait, brouillait ses yeux, comme arrachés à l'ombre. Au dessous de lui, devant la flamme d'une humble bûche de Noël, non pas le soulier des vieilles coutumes, mais.... deux petits pieds.

Deux petits pieds, si menus, si fins, aux orteils frêles, d'un rose si clair à la lueur de ce foyer et dont les ongles, joliment arrondis, avaient l'étrange éclat de pierres introuvables.

Accoudé au rebord de la cheminée lumineuse, le Bonhomme Noël regardait. Une curiosité neuve et presque involontaire, le retenait. Lui, dispensateur de toutes choses en contemplation devant deux petits pieds! Eh! les anges aux ailes blanches n'en ont que faire et, peut-être au Ciel, Bonhomme Noël n'a pas l'habitude d'en voir! Peut-être aussi d'obscures souvenances ramenaient-elles la vision d'une lointaine Magdeleine pardonnée par amour.... Mais une humaine sensation de bien être l'envahit, cependant que la bûche de Noël grésillait sous les flocons de neige.

C'est, au sixième étage, une petite chambre bien pauvre: un lit de fer, deux chaises de paille et une table de bois blanc; la lueur d'une lampe éclaire le modeste logis et, Bonhomme Noël, subrepticement descendu, examine en silence. Les petits pieds, sont là, frétillants parfois d'une piqûre d'étincelle et, c'était à prévoir, voici la simple robe noire et le fin visage, un peu pâli, de l'ouvrière parisienne.

Il accuse à peine vingt ans ce doux profil penché sur les doigts agiles, car pour s'offrir le luxe d'une belle flambée en cette nuit de décembre, ouatée de neige, il faut allonger les heures de travail. Et les guirlandes succèdent aux bouquets, les feuilles vertes aux blancs pétales: c'est une profusion de couleurs et de reflets soyeux autour de la jeune fleuriste.

Minuit s'égrène lentement à l'horloge de l'énorme église. N'est ce pas l'heure du repos?... Les petits pieds disparaissent sous la robe noire, la jeune fille se lève et soudain, c'est à son tour de contempler....

Bonhomme Noël! Ce n'est plus le semeur de joies enfantines, vieux d'un monde; la neige qui blanchissait ses cheveux et sa barbe a grésillé tantôt dans le foyer; est-ce le pétillement de la flamme? est-ce le reflet des fleurs amoncelées qui donne à ses grands yeux divins cette expression d'immortelle jeunesse? mais il apparaît aux yeux éblouis de la jeune ouvrière beau comme un dieu païen.

Sans une velléité d'étonnement ou de crainte, dans un irrésistible élan de confiance et de soumission, elle va vers Lui:

"Que voulez-vous de moi? dit-elle."

Noël parla de sa voix surhumaine:

"Je suis venu faire des heureux; mais les dons sont lourds à mes mains, j'ai besoin d'aide et de courage; j'ai vu vos doigts infatigables, et je rêvais qu'ils semaient du bonheur."

Elle objecta seulement:

"Sortir par cette nuit si froide ....je n'ai qu'un petit mantelet."

Noël eut le geste charmant de fouiller ses "profondes" et sur les épaules de la jeune fille s'étendit un manteau d'hermine merveilleuse; la blanche fourrure enroula les petits pieds de sa châtouilleuse caresse, et, d'un effleurement si doux, qu'elle se crut enlacée par des ailes, Noël enleva sa "conquête" vers les espaces où s'alignaient des cheminées éteintes....

Comme il y en a! Noires, béantes, insondables, elles défilent sous les pas, telles qu'une armée de bouches insatiables. Il faut les emplir avec ce même geste qui semble saisir dans le vide des choses invisibles: les présents mystérieux qui tomberont sans bruit près du sommeil de nos enfants.

Et cependant Noël n'est plus qu'une ombre dont les mains se déshabituent de donner. Les tourbillons de neige ne le blanchissent plus, tant il a chaud. Combien léger pourtant le cher fardeau qu'il a dû enlacer grâce à ce chemin si délicieusement impraticable des guettières! Certainement, les petits pieds n'auraient pu s'y hasarder sans soutien; et Noël, dans un élan de pitié bien humaine, porte presque la jeune fille.

Se pourrait il qu'ils eussent froid, qu'ils eussent mal, ces petits pieds qui, tout à l'heure, ont arrêté si brusquement sa course à travers le globe?....

Comme, d'un vol immense, ils franchissaient les Tuileries, Noël les revit tout à coup, si fins et lumineux en leur chair aux délicatesses de roses!.... Ah! cette rumeur des songes inconnus envahissant le cerveau de Noël, cette curiosité soudaine de l'être mystérieux créé pour la joie des mortels.... Un vague regret monta t il en Lui de n'être que divin? mais, un rêve de douceur lui fit entrevoir une nuit éternelle, où de petits pieds, las, se reposaient, nus, dans ses mains.

Et comme les cheminées défilent, innombrables, désirs humains, gouffres que les rêves ne combleront jamais, le Bonhomme Noël, distributeur infatigable, le fantôme blanc cher aux veillées des mondes, ce fut cette nuit-là, la petite fleuriste de la rue Lepic.

Quand la ville s'éveilla au son allègre des cloches, il n'avait pas l'aspect habituel des matins de neige. Les seules choses que puissent jeter les mains d'une petite fleuriste, des fleurs, jonchaient le sol, s'accrochaient aux portes, enguirlandaient les fenêtres. Une floraison miraculeuse couvrait la capitale, s'étalait sur les murs, dégringolait des faîtes jusqu'aux caves en une délauche unique de couleurs et de parfums.

Les jardins s'étendaient en une splendeur inconnue de fleurs rares, de fleurs énormes; les arbres défeuillés disparaissaient sous leurs pétales, et même, aux Tuileries, les passants matineux se montraient une profusion incalculable de roses rouges, semblables à des lèvres fraîchement baisées, et des pâles orchidées, échevelées, frémissantes, comme tordues de passion.

Dans les maisons, à la grande surprise des bambins, d'admirables jouets faits de fleurs, d'une fabrication imprévue, remplacent les polichinelles d'autan; mais, des souliers placés pour les contenir, les fleurs ont débordé dans la chambre, gagné les pièces voisines. Les enfants se jouent dans les fleurs, les jeunes mères s'en parent, les aïeules en forment des bouquets. Partout des fleurs et encore des fleurs; elles semblent naître sous les pas en une éclosion magique.

Il y en eut tellement qu'on en jeta.

De tous les étages des brassées de fleurs tournoyaient en valses éclatantes et vinrent former sur le sol un tapis si compact que l'humidité de la neige ne peut le pénétrer: et, tout un soir de décembre, les Parisiens s'offrirent cette fantaisie unique de piétiner sur des monceaux de fleurs, dans une atmosphère surchauffée de parfums.

La maladie du sommeil.

On connait cette terrible épidémie qui frappe d'une façon souvent mortelle la race noire. Voici quelques détails sur ce fléau, qui sévit actuellement en Afrique:

Le patient s'endort et, sans paraître souffrir, il tombe dans un assoupissement léthargique dont il ne se relève plus. On la constate en ce moment dans l'Ouganda, où M. Chamberlain est en visite, et l'on a compté, en ces derniers temps, vingt mille victimes dans une seule province.

L'épidémie s'étend maintenant dans toute la région du lac Victoria et gagne progressivement les régions voisines de l'océan Indien. Les indigènes, terrorisés, s'enfuient dans l'intérieur.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

"The Belle of New York" achève en ce moment, au Crescent, une brillante semaine. Cette pièce cèdera dimanche la place à une charmante comédie intitulée "Lovers' Lane" qui vient de se faire bruyamment applaudir à New York, à Philadelphie et à Chicago. C'est la même troupe qui doit l'interpréter à la Nouvelle-Orléans.

GRAND OPERA HOUSE.

"Sam'l of Posen" a fait hier encore une salle comble au Grand Opera House de la rue du Canal, avec M. Curtis dans le principal rôle.

Dimanche en matinée, seconde semaine des représentations de cet excellent artiste, une des gloires de la scène américaine. A cette occasion première de "The Greenhorn", une amusante comédie appelée à un vif succès. C'est un des triomphes de ce même M. Curtis.

THEATRE DE L'OPERA.

"Sigurd" est une pièce toute pleine de poésie dont la musique est de Reyer et le livret de MM. Camille du Locle et Alfred Blau. Le sujet en est tiré des "Nibelungen", de cette série de légendes d'une beauté calme et grandiose dont s'inspira Wagner quand il fit la tétralogie qui le rendit célèbre.

Il est évident que quand Reyer composa "Sigurd", il voulut mettre franchement de côté toutes les traditions qu'on suivait jusqu'à cette époque. Il se rapprocha tantôt de Gluck et de Weber, et tantôt du maître de Bayreuth dont il emprunta les "leit-motive", car dans son opéra, œuvre puissante et libre de toutes mélodies banales, il n'y a pas beaucoup de morceaux, s'il est possible de s'exprimer ainsi; et c'est dans l'orchestration qu'on trouve cette richesse d'harmonie qui immortalisera le nom de Reyer qui occupe, à juste titre, une des premières places parmi les compositeurs modernes. Il ne faut pas oublier, pourtant, le superbe morceau de Sigurd, le grand air de Hazen, "Semez ces bords de joncs et de rameaux fleuris," les morceaux que chante Brunehilde au deuxième et au quatrième actes, "O mon sauveur silencieux" et "Des présents de Gunther, je ne suis plus parée", et enfin le duo du dernier acte entre Sigurd et Brunehilde. Toutes ces pages abondent en une harmonie qui captive et qui vous laisse, après l'audition de l'œuvre, sous l'effet du charme indicible et de l'extase qu'on éprouverait, par exemple, après la lecture d'un ouvrage où déborderait la plus douce poésie.

Ce n'est pas à Paris que fut créé "Sigurd". C'est au théâtre de la Monnaie de Bruxelles que fut jouée, pour la première fois, l'admirable œuvre de Reyer. Après avoir été représentée avec un immense succès à Bruxelles, à Londres et à Lyon, la pièce fut enfin acclamée par le public parisien en juin 1885.

On s'y attendait, la représentation d'hier soir a causé le plus vif plaisir à tout ceux qui y assistaient; car, à part quelques détails insignifiants et quelques imperfections à l'orchestre, les rôles principaux ont été magistralement interprétés. Il ne faut pas trop en vouloir aux musiciens de l'orchestre du manque d'ensemble de celui-ci, parce que la musique de l'opéra de Reyer est excessivement difficile à exécuter et n'est jouée convenablement qu'après un grand nombre de répétitions, résultat qu'on obtiendra difficilement ici, vu les changements de spectacles continuels que demande notre public.

Mme Fœdor, comme aux saisons précédentes, nous a captivé par sa façon de comprendre et de chanter le rôle de Brunehilde; elle y met toute son âme et tout son talent, et donne au personnage mystique et charmant de la Walkyrie un cachet individuel qui nous fait ressentir les émotions exquises dont j'ai parlé plus haut.

Ceux qui se figuraient qu'il faut, pour rendre le rôle de Sigurd une voix d'un énorme volume, ont dû, hier soir, reconnaître leur erreur. M. Jérôme est, avant tout, un ténor de traduction; mais son bel organe arrive facilement aux cimes les plus élevées de l'échelle vocale, et son chant est toujours irréprochable. Depuis Paulin, nous ne nous rappelons pas un ténor qui ait, mieux que M. Jérôme, chanté le rôle du sauveur de Brunehilde et qui en ait fait mieux ressortir les innombrables beautés.

Le Gunther de M. Mézy a été excellent sous tous les rapports.

M. Bouxmann, sous les traits du sauvage Hagen, a été l'incarnation même de ce féroce guerrier. Il a si bien chanté son grand air qu'il a dû le répéter.

Mme Faure et Mlle de Rambly ont été très acceptables comme Hilda et comme Uta.

M. Sainprey a bien rendu le bout de rôle qui lui incombait.

Demain soir, "Les Huguenots," avec Mmes Guinchan, Faure et Dartès et MM. Jérôme, Bouxmann, Mezy et Dons.

Dimanche en matinée, "Roméo et Juliette" avec Mlles Courtenay et Dartès et MM. DeMauroy, Bouxmann, Bons, Paz et Sainprey.

Dimanche soir, "Orphée aux Enfers" avec la même mise en scène superbe et la même distribution qu'à la première.

Mercredi prochain, 14 janvier, représentation de gala au bénéfice de l'école et des pauvres de l'Union Française. A cette occasion, "La Traviata," le ballet de la "Poupée" et un intermède musical figureront à l'affiche.

BUSHMAN ROUGE.

THEATRE TULANE.

"The Little Duchess" fait toujours salle comble au Tulane, depuis dimanche dernier, grâce aux talents qu'y déploie Miss Anna Held aux splendeurs de la mise en scène et aux chœurs remarquables de correction qui s'y font entendre.

Il y aura matinée samedi.

Dimanche soir, changement de spectacle. Reprise de "Floradora", le grand succès de l'an dernier, à ce même théâtre. On sait que "Floradora" est un des meilleurs opéras bouffes au répertoire actuel.

THEATRE AUDUBON.

La troupe Baldwin-Melville est en veine de succès, au théâtre Audubon. Le charmant drame "The Parish Priest" lui a porté bonheur et chaque représentation fait salle comble.

Il y aura aujourd'hui grande matinée.

Dimanche prochain à 2 heures précises, première de "Nobody's Claim," un drame émouvant dont les scènes se passent au milieu des mines de l'Ouest.

La direction compte sur un splendide succès.

ST. CHARLES ORPHEUM.

De la variété, toujours de la variété—telle est la devise de l'Orpheum et il faut qu'il ait raison, puisque le système lui réussit et qu'il fait toujours de brillantes recettes.

On y applaudit chaleureusement les scènes de comédie qui alternent heureusement avec les chants, les danses et les exercices gymnastiques et athlétiques.

Il y a matinée tous les jours à l'Orpheum, à l'exception du lundi, jour de premières.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont qu'à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 78 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

IV

LA TOUTE PUISSANCE DE L'AMOUR.

Suite.

D'où vient qu'il reparaît aujourd'hui....précisément à l'époque où, dit-on, il a retrouvé son fils dans ce Pierre auquel lui, Armand, est redevable de sa fortune et que cependant il hait de toute la haine contenue dans son cœur?

N'y a-t-il là qu'une simple coïncidence amenée par le hasard, ou bien ces faits ont-ils une corrélation étroite?

Armand songe au bijou caché dans le petit secrétaire en bois des îles.

S'y trouve-t-il toujours?

Il va s'en rendre compte tout à l'heure.

Il écoute encore:

—Alors au revoir, Jane, et n'oubliez pas votre promesse.

—Non....Au revoir, bon ami.

Armand est arrivé trop tard pour surprendre la conversation.

Il ne saura rien de ce qui a été dit entre Jane et M. d'Aulnoye.

De quelle promesse celui ci parle-t-il?

Sans doute le marquis a pris congé, car maintenant un silence profond règne dans la pièce contiguë.

Armand regagne sa chambre et l'éclaire.

Puis il se dirige vers le meuble de prix que lui offrit Jane autrefois....ce meuble qui lui sert à cacher ses reliques d'amour.

Il a conservé celles ci, il ne sait pourquoi.

Ce n'est pas par sentimentalité assurément, car son cœur positif et sec ne s'arrête pas à des fadaises qui le font sourire et bonnes tout au plus pour des collégiens.

....Peut-être est-ce tout simplement par amour-propre, par fatuité.

Il ouvre le meuble, cherche dans les tiroirs.

Mais il devient tout pâle et d'entre ses lèvres une exclamation s'échappe.

—Quelqu'un a dû fouiller là!

Il ne voit pas le bijou acheté autrefois à la Manette, le bijou qu'il avait placé, il s'en souvient sur un paquet de lettres.

S'en serait-on emparé?

D'une main fébrile, il soulève les enveloppes, il cherche.

Et ses doigts tout à coup rencontrent la brèche.

Elle est toujours là.

Mais sa conviction n'en demeure pas moins absolue.

Il répète:

—Oui, quelqu'un est venu ici ....Quelqu'un a ouvert ce secrétaire.

Et une interrogation se pose à son esprit:

—Qui?

Il a toujours sur lui la clef du meuble.

Toujours....toujours?...Non, une fois, par inadvertance, il l'a laissée à la serrure du meuble.

Il se souvient parfaitement.

Alors, n'est-ce pas ce jour là que des mains furtives ont bouleversé les tiroirs....changé la place de ce bijou?

Un nom vient aux lèvres d'Armand:

—Jane!

Il l'a prononcé à haute voix.

A peine a-t-il le temps d'achever, car voilà qu'un cri étouffé se fait entendre derrière lui.

Il se retourne, effrayé, et il aperçoit sa femme.

Debout....une main crispée à la portière qu'elle vient de soulever, Jane semble frappée de stupeur par la vue de son mari.

Lui-même la regarde avec étonnement.

Que vient elle faire dans ce cabinet en son absence?

Vivement il a repoussé les tiroirs et refermé les meubles.

Ses soupçons de tout à l'heure se précisent, se changent en certitude.

Jane n'a pas bougé.... On la croirait pétrifiée. Le visage est pâle, exsangue....Sous les yeux vivent pleins d'une flamme d'épouvante et d'angoisse.

—Vous étiez là! murmura t-elle, non sans difficulté.... car les mots semblent refuser de se livrer passage dans sa gorge.

Et lui:

—Oui, comme tu vois.

—Depuis longtemps? demande-t-elle encore.

—Depuis une demi heure peut-être.... Je suis rentré plus tôt que je ne pensais, ayant fait le projet de travailler un peu ce soir.... J'allais me rendre auprès de toi, mais j'ai entendu parler dans ta chambre, et ne voulant point te déranger, je ne suis pas entré.

—Ah! vous avez entendu....

—Oui....j'ai même parfaitement reconnu la voix du marquis d'Aulnoye.

Jane ne répondit pas.

Mais en écoutant les dernières paroles de son mari, ses yeux ont une lueur d'égarement.

Brusquement elle a laissé retomber la portière.

Puis la jeune femme a fait quelques pas en avant.

Un fauteuil est là.

En un geste instinctif, ses doigts cherchent l'appui du dossier, où ils se cramponnent désespérément.

Elle est sur le point de se laisser tomber.

Pourtant, faisant appel à toute son énergie, elle peut vaincre sa faiblesse. Mais ses tempes sont baignées d'une sueur froide qui coule en filets glacés sur ses joues émaciées.

Armand la fixe singulièrement.

Et il devine la cause de l'angoisse de la jeune femme.

Dans l'entretien que celle-ci a eu avec le marquis d'Aulnoye, il a dû être question de lui.... Et Jane a peur qu'il n'ait surpris le secret de leur conversation.

Oui, c'est là à n'en pas douter la raison pour laquelle sa femme est aussi émue.

Il ne se trompe pas.

Et il songe:

—Que lui a dit le marquis? Lui a-t-il parlé de Pierre, de "l'Aube"? A-t-il essayé, ligué à mon beau-père, d'arracher Jane à mon influence.... de déraciner de son âme l'amour qui fait de moi le maître et d'elle l'esclave?

"Oui, cela est certain.

Pour le moment il fait taire la colère qui naît en lui.

Il importe d'agir en diplomate....

Il sent que le terrain cède sous ses pas et que jusqu'alors il s'est endormi dans une fausse sécurité.

Ses ennemis engagent la lutte.

Il comprend qu'il faut reconquérir en entier le cœur de Jane qu'on essaie de détacher de lui.

C'est là sa seule chance de salut.

Il s'approche et d'une voix douce, d'une voix qu'elle ne lui connaît pas:

—Qu'as-tu donc, chère amie? Tu semples souffrante?

Elle le regarde fixement, mais elle demeure muette; on dirait qu'aucune parole ne peut sortir de sa bouche.

Un tremblement la secoue.... ses lèvres sont blêmes, ses paupières battent.

Armand s'approche encore. Tendrement il passe le bras autour de la taille de la jeune femme et il la soutient.

—Tu souffres.... Ne t'en défends pas, ma chérie.... Je le vois bien.... Que se passe-t-il donc? Il faut voir un médecin!

Mais à cet instant les forces reviennent à Jane. Elle a instinctivement un geste pour s'arracher à cette étreinte, pour repousser Armand.

Elle balbutie:

—Non....ce n'est rien..... laissez-moi.

Mais lui, plus insinuant:

—Tu ne me dis pas la vérité, ma petite Jane, tu me caches quelque chose. C'est mal.

Il comprend qu'elle doit tout savoir et que là est la cause de sa souffrance. Alors il prend les devants et en même temps que son bras la guide et qu'il la fait asseoir dans le fauteuil, il poursuit:

—On dirait que tu n'as plus confiance en moi. Depuis quelques jours tu n'es plus la même et ton attitude me peine profondément.

Jouant et non sans talent une comédie de repentir, il s'efforce de rendre sa voix altérée. Il y réussit.

—J'avoue que j'ai eu des torts. Je me suis laissé entraîner par des amis....Je t'ai un peu négligée, toi, ma petite Jane que j'aurais dû chérir comme tu le mérites.

"Mais que veux-tu.....nous sommes faibles, nous autres, hommes. Nous ne savons pas toujours, comme il le faudrait, résister aux entraînements de notre nature.

"Mon adorée, je te le jure.... si j'ai eu des torts envers toi, je